

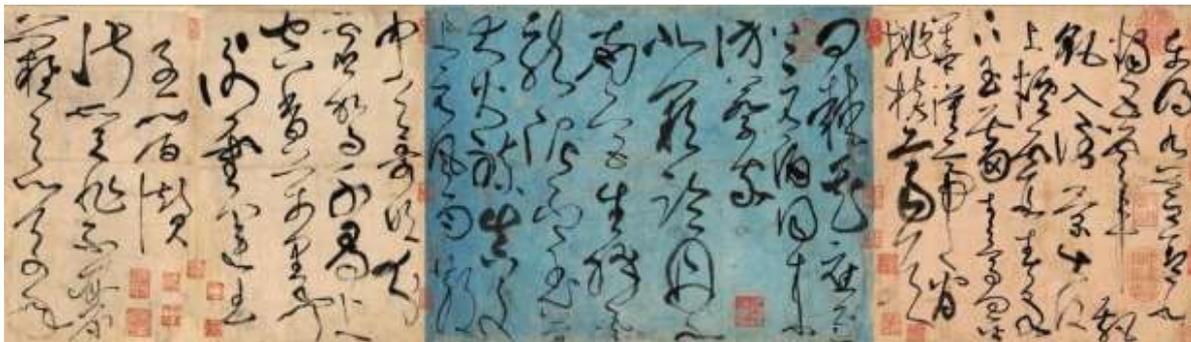
LES VOIES DE L'IVRESSE



« J'envie ton vin au milieu des fleurs,
Les papillons qui voltigent dans tes rêves »

Qian Qi 錢起, poète Tang.

Il est en Chine un art de boire qui confine au sublime. Li Bai 李白 le grand poète Tang qui invitait la Lune et son ombre à partager son vin ne fait pas figure d'exception. Omniprésent dans les festivités et événements qui jalonnent l'existence, l'alcool est également un ingrédient essentiel de la quête mystique ou artistique. Si Omar Khayyâm, le poète persan, a su chanter les vertus du vin, il revient aux Chinois d'en avoir révélé la puissance créatrice. Parmi les soulographes révérendés dans l'empire du Milieu, Zhang Xu 张旭 (? – 748) est ainsi célèbre pour son art calligraphique : « Souvent dans une profonde ivresse, il se précipitait sur son pinceau et se mettait à l'œuvre en poussant des cris. Parfois, faute de pinceau, il écrivait en empoignant sa longue chevelure imprégnée d'encre. Au réveil, étonné de ce qu'il avait accompli et le trouvant divin, il était persuadé qu'il ne pourrait jamais le faire une seconde fois »¹. La puissance de l'ébriété réside ici dans le *ziran* 自然, cet accord spontané aux rythmes du Dao. Un cours naturel auquel s'abandonnent les ivrognes fameux qui, depuis deux millénaires, hantent le monde chinois. Parmi eux, se rencontrent quelques guerriers truculents dont les exploits émaillent les récits du grand classique littéraire *Au bord de l'eau*. Ceux-là ou encore les Huit immortels du panthéon taoïste apparaissent souvent comme les inspireurs de ces sortes de danses de combat mimant l'ivresse et dont les films de Jackie Chan donnent à voir toute l'exubérance chorégraphique. Toutefois, comme le montrent les références aux artistes Tang précités, la vérité de l'alcool (*in vino veritas* !) dépasse de loin le cadre de ce folklore acrobatique, pour atteindre les territoires de la création voire de l'éveil spirituel.



La « cursive folle » de Zhang Xu, le calligraphe ivre d'alcool et d'écriture

¹ Hsiung Ping-Ming, *Zhang Xu et la calligraphie cursive folle*, Mémoires de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Volume XXIV, pages 4-5.

« Depuis trente ans je cache ma renommée dans les tavernes. »

Li Bai

« On conçoit que tout cela m'a laissé bien peu de temps pour écrire, et c'est justement ce qui convient : l'écriture doit rester rare, puisque avant de trouver l'excellent il faut avoir bu longtemps. »

Guy Debord

Cul-sec !

Coupe à la main, les participants du banquet portent joyeusement des toasts. En Chine, qu'il s'agisse d'inviter cérémonieusement un convive ou bien toute l'assemblée, on aime partager l'alcool². Ce rituel convivial qui perpétue de façon profane les antiques libations aux ancêtres peut être l'occasion de cuites mémorables. L'Européen soumis aux diktats des injonctions hygiénistes _ traduction moderne de la morale puritaine _ est généralement effrayé par les quantités d'alcool ingurgitées et les répercussions de ces excès qui gagnent souvent en cocasseries ce qu'elles perdent en solennité. En cela on peut juger une évolution notable par rapport à l'époque de Guy Debord et Michel Audiard. D'ailleurs, on notera au passage que l'ivrogne magnifique du *Singe en hiver*³ ne rêve que du Yang Tsé-kiang et de ses « millions de mètres cubes d'or et de fleurs qui descendent vers Nankin »... Le dialoguiste lui prête une réplique que l'auteur de *Panegyrique*⁴ n'aurait certes pas désavouée: « ils vous laissent à vos putasseries les seigneurs : ils sont à cent mille verres de vous ! Eux, ils tutoient les anges ! ». Cela, à l'instar de ces artistes de la Chine ancienne, Li Bai bien sûr, mais aussi tous ses confrères en ivresse que le poète Du Fu 杜甫⁵ réunit dans son célèbre poème des « Huit immortels de la coupe de vin » (*yin zhong ba xian* 飲中八仙), parmi lesquels on retrouve le calligraphe Zhang Xu susmentionné. Convie à une réception chinoise, il faudra donc garder à l'esprit le caractère sacré de l'alcool qui jadis permettait de concilier les esprits mais aussi de révéler l'Esprit (*shen* 神) dans la création spontanée qu'elle soit poétique, picturale, musicale ou, on le verra plus loin, gestuelle. Alors, on prendra garde à respecter l'étiquette : répondre à l'invitation à boire, trinquer _ notre tchin-tchin vient du chinois « je vous en prie » (*qing, qing* 请, 请) _ en plaçant son verre soutenu par la main gauche légèrement plus bas que celui de son hôte, attendre que celui-ci boive et l'imiter en veillant à retourner son verre pour montrer qu'il a été vidé jusqu'à la dernière goutte : *ganbei* 干杯 ! Cul sec !



Un document d'époque : l'auteur, passablement ivre, portant un toast à la santé du maire-adjoint de la ville de Fenghua (province du Zhejiang, 1994). Derrière lui, on reconnaît le maître Carlos Moreira de l'Institut de Wushu de Barcelone.

2 On trouve néanmoins nombre de buveurs solitaires installés sur le pas de leur porte avec un flacon d'*Erguotou* 二锅头, un alcool de sorgho pékinois bon marché.

3 Henri Verneuil, 1962.

4 Guy Debord, *Panegyrique, tome premier*, Gallimard, Paris, 1993.

5 Du Fu (712-770) est un des génies de la poésie chinoise contemporain de Li Bai. L'alcool est présent dans un tiers de ses œuvres.

La cave de l'empire du Milieu

Dans le monde chinois, la fabrication de l'alcool se perd dans la nuit des temps. En effet, les premières fermentations sont attestées dès le néolithique ce qui fait que la variété *huangjiu* (黄酒 littéralement « alcool jaune ») possède une histoire longue de cinq millénaires ! Ce vin de céréales dont se régalaient au III^e siècle les sept sages de la forêt de bambous (*zhu lin qi xian* 竹林七賢) _ un célèbre cénacle de lettrés excentriques adeptes du Dao _ est ce même type d'alcool dont se délectaient Li Bai, Du Fu ou Zhang Xu cinq siècles plus tard. On trouve toujours aujourd'hui cette boisson élaborée à base de riz ou de millet, la variété la plus célèbre provenant de la province du Zhejiang. Il s'agit du vin de Shaoxing 绍兴酒 produit à partir de riz glutineux et d'eau puisée dans le lac du Miroir (Jianhu 鉴湖) que l'on connaît surtout en Occident pour ses utilisations culinaires. Vin à la robe brune titrant entre 14 et 18°, le *Shaoxing jiu* est lié à la plus fameuse œuvre calligraphique de l'histoire chinoise, la *Préface au recueil du Pavillon des Orchidées* (*Lantingji xu* 兰亭集序). L'auteur, *Wang Xizhi*, la réalisa en 353 non loin de Shaoxing lors d'un concours poétique ponctué de libations avec l'alcool local... Pour peu qu'il soit convié à partager un repas protocolaire, le voyageur en Chine aura plus souvent l'occasion de goûter au redoutable *baijiu* 白酒 (littéralement « alcool blanc »), boisson obtenue par distillation et dont le degré alcoolique varie entre 38 et 65°. Dans cette catégorie, la céréale la plus utilisée est le sorgho parfois mélangé avec d'autres graminées telles que le blé, le maïs, l'orge, etc. Le Maotai 茅台 (marque Kweichow Moutai) est le *baijiu* le plus réputé, résultat d'une alchimie comportant sept fermentations et huit distillations. Cet alcool roboratif est devenu la boisson officielle des grands banquets diplomatiques et un symbole du maoïsme, un statut que Zhou Enlai contribua à lui donner après la Longue marche (1934- 1935). C'est en effet de passage à Zunyi 遵义 dans la province du Guizhou que les troupes communistes exténuées découvrirent les nombreuses vertus de ce breuvage efficace pour désinfecter les plaies et soulager les maux de ventre.



Nixon et Zhou Enlai en 1972 prêts à s'envoyer une coupe de Maotai derrière la cravate (ou le col Mao) :
« L'époque serait aux tables rondes et à la détente »... (Michel Audiard, *Les tontons fliqueurs*)

En Europe, le *baijiu* le plus connu est le *meiguilu jiu* 玫瑰露酒 qui est parfumé à la rose et que les gargotiers sino-vietnamiens servent sous le nom erroné de « saké », cet alcool nippon étant lui-même, précisons-le, une adaptation ancienne du *huangjiu*. L'auteur de ces lignes a quant à lui une nette préférence pour un breuvage découvert à la table de l'un de ses maîtres de taiji quan : le Zhuye qing 竹叶青, une liqueur de la province du Shanxi titrant à 45° composée de *fenjiu* 汾酒 et d'une douzaine de plantes médicinales parmi lesquelles des feuilles de bambou qui lui donnent sa jolie couleur verte et son nom (littéralement « vert de la feuille de bambou »).



Zhuye qing

Tituber en branlant du chef

Ma rencontre avec la « boxe de l'ivresse » (*zui quan* 醉拳), une des plus curieuses variété de kung-fu, remonte à mon premier séjour pékinois en 1985. Alors que je musardais avec mes camarades dans l'enceinte du parc du Temple du Ciel, je découvris un groupe d'énergumènes vêtus de tuniques à brandebourgs et de pantalons de toile crottés fort occupés à se jeter avec entrain sur un sol boueux. M'étant joint à cette activité pittoresque que j'avais reconnue comme une forme du kung-fu de l'ivresse, il me fallut tituber en branlant du chef et, comme on dit dans le jargon du kung-fu, « ployer comme le saule ». Je connaissais déjà le thème du combattant éméché par quelques lectures et notamment la merveilleuse traduction de Jacques Dars du classique *Au bord de l'eau* (*Shui hu zhuan* 水浒传) parue dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1978. Dans le millier de pages de ce roman qui narre les aventures de 108 brigands, on ne cesse de ripailler et de se battre, parfois sous l'emprise de la boisson comme dans ce passage très célèbre où l'on voit un héros aviné, Wu Song 武松, tuer un tigre à mains nues. Toutefois, l'ivresse n'y joue qu'un rôle désinhibiteur comme dans un autre chapitre où Lu Profonde Sagesse 鲁智深 sème la pagaille dans un monastère bouddhiste en rossant ses coreligionnaires. Dans la boxe (*quan* 拳) de l'ivresse (*zui* 醉) telle que nous la connaissons aujourd'hui, l'adepte imite la démarche chaloupante et vacillante d'un homme saoul. Contorsions et acrobaties occupent une place importante dans ce curieux spectacle martial où les mains font mine de tenir des coupes d'alcool. Les attitudes les plus folkloriques représentent le buveur renversé en arrière en train d'écluser une barrique d'alcool ou encore de cuver sa cuite allongé sur le sol !



Après avoir englouti quinze bols d'alcool, Wu Song se confectionne une descente de lit

En Chine populaire, la boxe de l'ivresse a connu un développement important dans le cadre sportif du fait de son caractère spectaculaire voire de sa dimension hautement artistique qui apparaît notamment dans les performances de « l'épée ivre » (*zui jian* 醉劍), comme a pu le montrer par exemple l'artiste martial Yu Chenghui 于承惠 (1939-2015)⁶. Tout cela pourrait être réduit à une dimension purement chorégraphique sans les enseignements de quelques grands maîtres méconnus qui contribuèrent à la formation des pratiques modernes tel que Ji Jinshan 纪晋山 (1907-1987). Ce dernier qui avait étudié la boxe de l'ivresse auprès d'un Mandchou du nom de Xue Zidong 薛子洞 était connu pour être un redoutable combattant à l'époque où Shanghai était encore le « Jardin des aventuriers ». Alors que la Chine basculait dans le maoïsme, maître Ji contribua notamment à former Shao Shankang 邵善康 (né en 1953), l'un des premiers champions de la discipline.



Yu Chenghui en action

Les minauderies de mademoiselle He

L'Antiquité connaissait déjà une forme de « danse de l'ivresse » (*zui wu* 醉舞) qui préfigurait peut-être la variété particulière de kung-fu dont il est question ici. Quoi qu'il en soit, l'existence de celle-ci semble confirmée pour la première fois dans le *Quanjing-quanfa beiyao* 拳经拳法备要 un ouvrage en deux parties qui fut rédigé à la charnière des dynasties Ming et Qing et expose les enseignements d'un bonze guerrier de Shaolin, le moine Xuanji 玄机. La première section, *Le Canon de la boxe* (*Quanjing* 拳经), comporte un texte intitulé *Le chant des Huit immortels ivres* (*zui ba xian ge* 醉八仙歌), la seconde faisant quelques références à cette technique notamment avec un dessin du « pas de l'ivresse » (illustration ci-dessous). Le texte, initialement publié à Shanghai à la fin du XIXe siècle fut réimprimé en 1937. La même année, un certain Jin Tie'an 金铁盒, auteur de plusieurs manuels d'arts martiaux et de *qigong*, fit paraître un *Répertoire de la boxe des Huit immortels ivres* (*Zui baxian quanpu* 醉八仙拳谱).



⁶ Par exemple face à Jet Li dans le film *Le Temple de Shaolin* (Zhang Xinyang, 1982).

Ainsi, la boxe de l'ivresse accorde une place importante aux Huit immortels du panthéon taoïste : le ventripotent Zhong Liquan 鍾离权, l'alchimiste Lü Dongbin, le vieillard Zhang Guolao 张果老, l'éphèbe Han Xiangzi 韓湘子, le prince Cao Guojiu 曹国舅, l'hermaphrodite Lan Caihe 蓝采和, la virginale He Xianggu 何仙姑 et enfin le claudiquant Li Tieguai 李铁拐. Outre leurs caractères bien distincts, les immortels possèdent chacun un attribut qui est respectivement l'éventail, l'épée, une sorte de tambour en bois en forme de poisson (*yugu* 鱼鼓), la flûte, les castagnettes, le panier de fleurs, la fleur de lotus (ou une louche !) et une calebasse⁷. Dans les films *Drunken Master 1* et *2* on peut voir Jackie Chan imiter, souvent avec beaucoup de drôlerie, ces personnages emblématiques⁸. Formé à l'opéra chinois, il possédait les qualités physiques requises pour incarner la technique des Huit immortels notamment diffusée à Hong Kong par l'école du Tigre noir (*hak fu mun* 黑虎门) du grand maître Wong Cheung 黄祥. Toutefois, c'est au contact de l'expert taiwanais Zhang Kezhi 张克治 que l'acteur élargit sa palette gestuelle en intégrant les prises et frappes de la boxe des Huit immortels sans oublier leurs attitudes folkloriques comme celle de Han Xiangzi jouant de la flûte. À ce titre, les minauderies de la demoiselle He Xianggu occupent une place importante dans les combats des deux *Drunken Master* non seulement en raison de leur effet comique mais aussi, pour le premier opus, comme un des ressorts du scénario. En déclarant dans une scène d'apprentissage de *Drunken Master 1* qu'il n'a pas envie de perdre son temps avec cette technique efféminée, Jackie souligne toute l'ambiguïté de cet improbable art de combat qui constitue, il faut l'admettre, un des aspects les plus fantaisistes du kung-fu.



Jackie Chan minaudant comme mademoiselle He

L'art du geste

Des ivrognes rabelaisiens du classique *Au bord de l'eau* aux immortels artistes de la Chine ancienne, il y a toute l'opposition entre l'alcoolisme _ mise en danger physique et morale qui piège le buveur _ et l'ivresse permettant, grâce aux distorsions spatiales et temporelles induites par la dive bouteille, l'éventuelle découverte de territoires propices à la création. Ici, à la qualité du breuvage doit correspondre celle du buveur. Il y a donc un équilibre à trouver entre les titubations alcoolisées et les entrechats du danseur. Dans le domaine des arts du mouvement, et plus particulièrement du kung-fu et de la danse, on constatera que de nos jours le grossier tend plus que jamais à occulter la virtuosité véritable, celle qui se présente sans artifices. Un art que ne donneront à voir ni les grandes mises en scènes commerciales ni les imitations kitsch d'une tradition frelatée. Que celle-ci soit revêtue du froc du bonze ou de la robe du lettré ne changera rien à l'affaire... Le vrai maître n'a pas l'apparence de la maîtrise à l'instar de l'expert de taiji quan Chang Yunjie 常云阶 dont on pourra dire, en reprenant les termes du poète Li Qi 李颀 évoquant Zhang Xu, qu'« ignoré de ses contemporains, il était un bienheureux immortel ».

⁷ Notons que celle-ci ne dispense pas de l'alcool mais du bonheur, symbolisé par une chauve-souris qui s'en échappe lorsqu'elle est débouchée.

⁸ *Drunken Master 1* (*Le Maître chinois en France*) de Yuen Woo-ping (1978) et *Drunken Master 2* (*Combat de maîtres*) de Liu Chia-liang et Jackie Chan (1994).



Dragons probablement peints en état d'ébriété par Chen Rong (1235 – 1262)

Le souvenir laissé par Chang est celui d'une sorte de clochard dédaignant les honneurs qui ne semblait trouver d'intérêt que dans les subtilités de son art gestuel et les bouteilles de *baijiu* qu'il collectionnait sous son lit. Malgré le cortège d'artistes en tous genres qui en Chine embrassèrent la voie dionysiaque, les disciples de Chang n'eurent jamais l'idée de faire le lien entre sa simplicité volontaire, son goût pour l'alcool et sa pratique corporelle libérée des canons de la gymnastique chinoise moderne, ceux des grandes mises au pas républicaines et maoïstes. Son taiji quan, tout comme la calligraphie de Zhang Xu, privilégie l'élan *shi* 勢 qui s'oppose, en la bousculant, à la charpente des strictes codifications et permet l'expression de l'être profond. Du calligraphe, il a été dit que les formes qu'il faisait naître étaient semblables à des « *dragons fougueux qui galopent et voltigent, dégringolent et remontent* »⁹. De même, le taiji quan de Chang Yunjie se réfère explicitement à l'animal chimérique _ dont il s'agit d'incarner la force vitale, désignée ici comme « corps du dragon » (*longshen* 龙身) _ indissociable de son mystère représenté par les nuages qui l'entourent comme les brumes alcooliques enveloppent le buveur touché par la grâce : « *Après trois coupes de vin j'atteins la voie, après un boisseau je me conforme au ziran* 自然 » déclarait Li Bai. C'est ainsi qu'on tutoie les anges...

Écrit par José Carmona sous les effets d'un Laphroaig et du piano de Kenny Barron



Les Tontons flingueurs étudiant le Dao

⁹ Tiré d'un poème du moine Jiaoran 皎然 à propos de la calligraphie de Zhang Xu (Hsiung Ping-Ming, opus cité, page 181).